



HAL
open science

Le prince Arakakhataror

Francigny Vincent

► **To cite this version:**

Francigny Vincent. Le prince Arakakhataror. La pioche et la plume. Hommages archéologiques à Patrice Lenoble, p.403-411, 2011. halshs-02539056

HAL Id: halshs-02539056

<https://shs.hal.science/halshs-02539056>

Submitted on 9 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LE PRINCE ARAKAKHATAROR

Vincent Francigny
American Museum of Natural History

Patrice Lenoble était un savant doué pour l'écriture, cultivant audace et sagacité. Il était attaché à l'idée de transmettre les acquis de ses recherches, autant qu'à celle de partager sa passion pour la musique et son expérience de la vie. Pendant huit ans, j'ai appris grâce à son amitié. Depuis Khartoum, où son souvenir restera longtemps associé à quelques-unes des plus belles pages de l'archéologie soudanaise, je le salue, lui et sa famille, et le remercie bien chaleureusement pour ce qu'il m'a donné.

Comme Patrice aimait à me le rappeler, s'il est une règle en archéologie nubienne, c'est d'être toujours surpris par ses découvertes. Dans une discipline où le terrain constitue la principale source documentaire pour nourrir l'étude historique, chaque fouille représente un enjeu attendu par tous, et chaque document ancien mal renseigné, une nouvelle chance d'éclairer nos hypothèses.

C'est en décembre 2006, en rejoignant la mission de l'Université de Lille 3 sur l'île de Saï, que j'eus une nouvelle fois confirmation de ce principe. Tandis que les fouilles reprenaient dans la zone septentrionale de l'établissement fortifié pharaonique, je portais mon attention sur des séries de blocs décorés mis au jour par Jean Vercoutter lorsqu'il entreprit de déblayer la partie sud de la ville, alors recouverte par les ruines d'une forteresse ottomane. Son travail forcené à l'aide de wagonnets Decauville permit en seulement quatre saisons (de 1970 à 1973) de vider presque intégralement l'intérieur de la forteresse, mais peu d'attention fut donnée à l'enregistrement des éléments architecturaux découverts, ainsi qu'à leur emplacement dans la stratigraphie d'occupation. Depuis, ces vestiges gisent sur le sol du site, sans qu'il nous soit possible de dire lesquels furent déplacés pendant la fouille, ni de savoir si leur localisation correspond à un véritable contexte de découverte révélant une réutilisation tardive au sein de la forteresse (**fig. 8**).

À la lumière d'une remarque formulée par Didier Devauchelle et Jean-François Carlotti sur la possible présence d'inscriptions méroïtiques, j'entrepris de vérifier l'ensemble des éléments architecturaux en grès présents en surface ; cette démarche me fit comprendre qu'un grand nombre de blocs enregistrés et datés

du Nouvel Empire par Jean Vercoutter appartenait en fait à un édifice religieux de l'époque méroïtique¹. Les pièces nouvellement identifiées se répartissent en plusieurs colonnes incomplètes, représentées principalement par des tambours ainsi que par deux abaqes. Bien que très érodés, certains tambours sont jointifs, et leurs décors dévoilent des scènes religieuses ordonnées en quatre registres que traversent verticalement quatre colonnes de textes inscrits en méroïtique ; un modèle de programme décoratif déjà attesté au premier siècle de notre ère dans les temples d'Amon à Naga et Amara Est. Parmi les vestiges épigraphiques conservés, seul un abaque fragmentaire nous procure des éléments de noms, sous la forme de trois parties inférieures de cartouches comprenant chacun quelques signes (**fig. 9**). À l'origine, l'abaque était bipartite² et nous ne possédons ici que le bloc inférieur divisé entre la base du cube et le sommet de la colonne. Ses quatre faces ont conservé des reliquats de décors qui nous permettent de distinguer les deux variantes iconographiques utilisées : trois cartouches au centre³ surmontés par les deux plumes-*shou* et flanqués soit des déesses tutélaires couronnées de Haute et Basse Égypte, Nekhbet et Ouadjet, soit de dieux-*Heh* ; chaque élément reposant sur un signe *nbw*. Par simple recoupement avec la documentation épigraphique méroïtique disponible, on sait que l'association en cartouche des noms de ces trois personnages n'est connue que sous le règne de Natakamani et Amanitore. La lecture des quelques signes lisibles confirme d'ailleurs cette déduction, puisque dans le cartouche de gauche on peut lire les lettres *n* et *i*, dans celui du centre les lettres *r* et *e*, et dans le dernier la lettre *r* par deux fois, avec un signe effacé sur la gauche du premier.

Sur les trois princes avérés par leurs inscriptions durant cette époque, Arikankharor, Arakakhatani et Shorkaror, seuls le premier et le dernier peuvent correspondre au personnage associé à l'édifice de Saï. Cependant, une vérification de l'ensemble de la documentation écrite à ce sujet met en évidence une erreur d'interprétation dans le nom du deuxième prince. Arakakhatani, connu uniquement par les textes et les décors du temple d'Amon à Naga⁴,

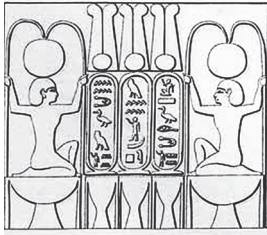
1 V. Francigny, « The Meroitic temple at Sai island », dans *11th International Conference for Meroitic Studies, Vienna, September 2008* (à paraître).

2 Technique de construction employée dans le temple d'Amara Est pour les bases de colonnes et, par conséquent, pour les abaqes. Elle pourrait signifier la datation tardive de l'édifice de Saï en le situant à l'époque de Shorkaror. Le monument ayant aujourd'hui totalement disparu, se rapporter à LD I, pl. 114 ; Fr. Frith, *Upper Egypt and Ethiopia*, I, London, 1862, pl. 32 ; et à A. Vila, *Le District d'Amara Est*, PAVN 8, Paris, 1977, p. 28-49 et fig. 8-9. (site 2-R-1)

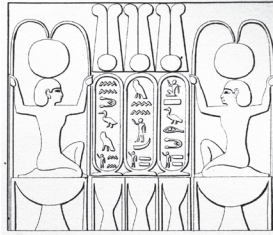
3 Celui du roi, de la candace et du prince.

4 Il est possible que son nom soit également associé à un petit temple à sanctuaire tripartite récemment mis au jour à Mouweis par la mission dirigée par Michel Baud, temple dans lequel les fragments de deux cartouches ont été retrouvés, M. Baud (dir.), *Méroé. Un empire sur le Nil*, p. 217, fig. 281-282.

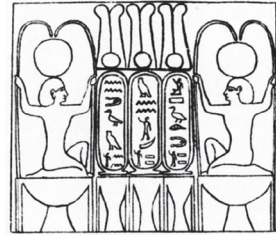
fait ainsi l'objet depuis plus d'un siècle et demi d'une étonnante succession de lectures malheureuses, reprises à travers toute l'histoire des études méroïtiques sans que personne n'ait jamais cru nécessaire de revenir aux documents originaux gisant sur le site et récemment remontés par l'équipe du musée de Berlin⁵.



1. LD V, pl. 67
(première version)



2. LD V, pl. 67
(seconde version)











3. *Meroitic Inscr. I*, pl. 23

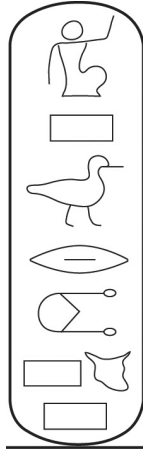
Le premier fac-similé des abagues, que nous devons à Max Weindenbach pour le compte de Carl Richard Lepsius, est déjà source de controverse, puisqu'il diffère selon l'édition de l'ouvrage utilisée. On peut ainsi lire dans la version la plus ancienne des *Denkmäler* (fig. 1) les noms royaux Natakamani, Amanitorir et Arakakhatarir, et plus tard (fig. 2), Natakamani, Amanitore et Arakakhatarir. Une correction de l'illustration (le méroïtique n'étant pas encore transcrit) a donc eu lieu pour la graphie du nom de la reine, mais aucune pour celui du prince.

Vient ensuite la version publiée par F. Ll. Griffith (fig. 3), dans laquelle le dessin revient à la première hypothèse en Amanitorir, communiquée par Lepsius, bien que dans son texte, le cartouche de la candace soit correctement écrit et traduit par l'inventeur du méroïtique⁶. Il est donc permis de penser que dans ce cas précis le fac-similé fut réalisé au regard des planches anciennes de Lepsius, plutôt que sur la base d'une étude méthodique des blocs originaux sur le terrain. La curiosité tient alors au fait que le nom du prince n'est toujours pas modifié, et qu'en plus l'auteur trouve à justifier la terminaison du mot, pour laquelle il interprète les rectangles horizontaux non pas comme deux *r*, mais comme un *n* à la gravure inachevée. C'est ainsi qu'apparu le nom du prince Arakakhatani, bien que la parfaite finition de l'ensemble des autres signes et de la scène rendît déjà à l'époque l'hypothèse d'une gravure incomplète hautement improbable.

5 D. Wildung et K. Kroeper, *Naga. Royal City of Ancient Sudan*.

6 Fr. Ll. Griffith, *Meroitic Inscr. I*, p. 63 et pl. 23.

Un examen minutieux de toutes les occurrences du nom du prince dans le temple d'Amon de Naga permet cependant de trouver plusieurs cartouches assez bien conservés pour en donner la véritable lecture et transcription. D'après l'exemple d'un abaque de la première salle hypostyle (**fig. 10**), il est ainsi possible de lire verticalement en hiéroglyphique le nom *a* , *r* , *k* , *h* , *t* , *r* , *o* , *r*  (**fig. 4**). Par conséquent, il n'est dorénavant plus possible de se référer à Arakakhatani, qui devra à l'avenir être systématiquement remplacé par le prince Arakakhataror.



4. Cartouche du prince Arakakhataror

Durant leur règne, les souverains Natakamani et Amanitore prirent le parti de réintroduire une forte composante égyptienne dans l'expression du pouvoir royal. C'est ainsi, par exemple, que dans la titulature royale réapparaît un nom d'intronisation écrit en hiéroglyphes égyptiens, ou que des scènes héritées des temples de Haute Égypte sont reprises dans les chapelles funéraires à Méroé⁷. Arakakhataror (nom de Fils de Rê méroïtique), possède donc un nom d'intronisation égyptien, *nh-k3-R*^c, qui reprend celui d'Arikankharor⁸ (son frère décédé ?), mais constitue surtout une référence à l'illustre ancêtre Anlamani. Ses deux noms sont inscrits dans des cartouches, bien qu'a priori

7 On voit par exemple apparaître les déesses Meret entourant le fétiche abydnien, et l'on continue de revisiter l'association du culte de Sokar et d'Osiris dans le programme décoratif funéraire des chapelles, rappelée par la procession de la barque-*henou* et la présence de la momie sous le lit du défunt, S. E. Chapman et D. Dunham, *Decorated Chapels* ; J. W. Yellin, « The Decorated Pyramid Chapels of Meroe and Meroitic Funerary Religion », *Meroitica* 12, 1990, p. 361-374.

8 Dans sa chapelle funéraire à Méroé, Beg. N. 5, S. E. Chapman et D. Dunham, *Decorated Chapels*, pl. 19a ; LDV, pl. 43.

il ne régna jamais seul et ne fut jamais représenté avec les attributs effectifs du pouvoir. Cette particularité méroïtique se présente comme le développement final d'un concept de corégence associant souverain et prince, dont les premières traces apparaissent au I^{er} siècle avant notre ère, avec en points d'orgue le statut particulier dont semble jouir Akinidad auprès d'Amanirenas ainsi que la représentation d'un prince inconnu accompagnant la reine Shanakdakhete, dont il touche la couronne de la main droite⁹.

Arakakhataror se place donc dans cette dynamique, et son iconographie sur le temple d'Amon de Naga indique précisément le champ de ses prérogatives. Dans l'axe central de l'édifice sacré, les linteaux de portes sont constitués de deux panneaux symétriques sur lesquels les scènes se font face. Elles figurent systématiquement le roi, la candace et le prince accomplissant des rites devant une représentation assise d'Amon de Naga ou de Thèbes. Sur le linteau de la première porte, les reliefs décrivent une cérémonie généralement associée à celle, d'essence égyptienne, de la « course aux vases-*hes* »¹⁰ (fig. 5).



5. La course aux vases-*hes* (LD V, pl. 66)

Bien qu'il soit en effet possible de reconnaître ce rituel remontant à la tradition du prédynastique et dédié au renouvellement de la capacité à régner du roi, le traitement iconographique subit ici des modifications à la fois propres aux modèles kouchites et aux contraintes imposées par la co-régence, à défaut d'une souveraineté unique. Si la posture en mouvement des jambes, des pieds aux talons relevés, et la présence d'un vase-*hes* et du flabellum-*nekhekh* dans les mains des protagonistes confirment le rite longtemps lié en

9 Sur les reliefs de la chapelle Beg. N. 11 ; S. E. Chapman et D. Dunham, *Decorated Chapels*, pl. 7a-b ; ou sur la statue CG 684 du Caire provenant de la nécropole Nord de Méroé ; St. Wenig, *Africa in Antiquity. The Catalogue*, p. 212-213.

10 L. Török, *The Image of the Ordered World*, p. 246 ; K. Martin, « Sedfest », *LÄ V*, p. 782-790.

Égypte à la fête-*sed*, on constate cependant que la candace Amanitore conserve une position statique, pieds joints, et que le prince Arakakhataror n'est pas autorisé à porter la couronne blanche ou la couronne rouge, mais un simple serre-tête à uræus. Le fait qu'il soit associé aux cérémonies royales, sans porter les attributs du pouvoir mais le collier court de grosses perles du *pqr*, oblige ainsi à un compromis dans la représentation du pouvoir en place à l'époque, d'où une composition originale à trois personnages de taille égale face au dieu, mais aux caractéristiques vestimentaires et symboliques différentes. Comme le suggère L. Török¹¹, il est vraisemblable qu'il s'agisse ici d'un amalgame entre le concept de régénérescence du roi et celui de purification et de fertilité lié à la libation, thème largement décliné dans l'iconographie de la famille royale méroïtique. Cela expliquerait par exemple la présence des vases-*hes*, très courants dans l'iconographie de la libation kouchite, et éviterait d'interpréter la scène comme la simple transposition d'une cérémonie allochtone pour laquelle aucune autre référence n'a été retrouvée dans le royaume de Méroé.

Ce rôle mélangeant fertilité et réactivation de droit divin de la puissance régnante est relayé par l'iconographie des deux linteaux suivants (fig. 6), sur lesquels le roi et la candace tiennent chacun dans une main un épi de sorgho, symbole local d'abondance qu'il nous faut mettre en rapport avec l'économie rurale de la culture des oueds dans la région de Naga en particulier (Ouadi Awatib) et du Boutana en général (Ouadi el-Awad et Ouadi Mukabrab).

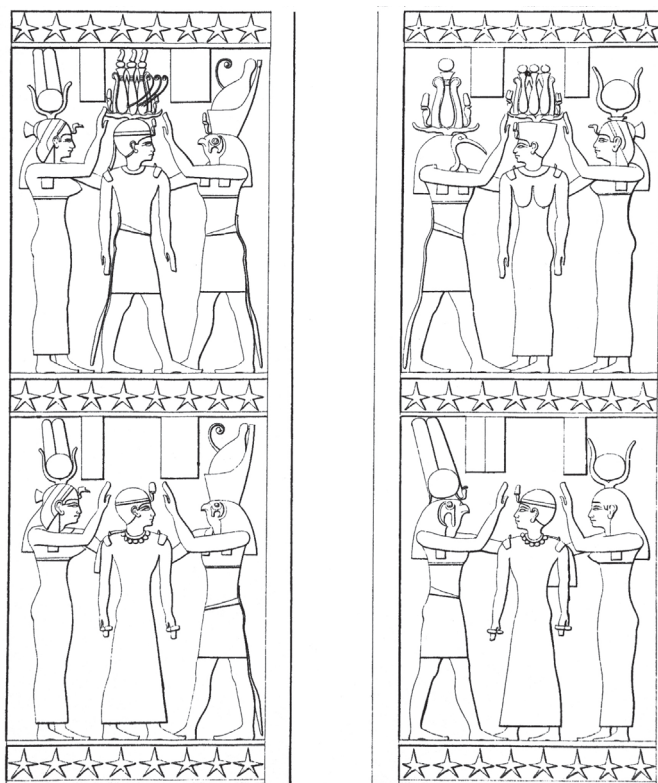


6. Procession royale devant l'Amon de Naga (LDV, pl. 67)

La grande innovation par rapport aux précédentes représentations du « couple » royal en compagnie de l'héritier, connue notamment par les reliefs du temple

11 L. Török, *The Image of the Ordered World*, p. 246.

d'Apedemak à Naga¹², tient dans le fait qu'ici le prince apparaît parfois seul face aux divinités, avec une posture et une gestuelle qui reprend précisément celles des souverains. On le retrouve ainsi sur les montants et les passages intérieurs des portes de l'axe central et les registres décorés des colonnes de la première salle, tantôt accueilli par les divinités, tantôt en adoration devant elles.



7. Couronnement de la famille royale (LD V, pl. 67)

La scène la plus marquante de cette nouvelle façon de représenter le prince et de lui accorder un rôle croissant dans la liturgie royale – à des fins politiques (pour assurer la succession ?) ou par nécessité en rapport avec un rôle particulier¹³ dans le rituel ? – est sans conteste celle figurant dans le passage intérieur de la porte reliant la première à la deuxième salle du temple. Alors que sur le linteau (**fig. 6**), les tenues de grand prêtre portées par les souverains nous apprennent qu'au-delà de

¹² Natakamani et Amanitore y sont accompagnés par le prince Arikankharor ; cf. I. Gamer-Wallert et K. Zibelius, *Der Löwentempel von Naq'a III*.

¹³ Le prince est, par exemple, le seul personnage de la famille royale à être associé aux divinités Sebioumeker et Arensnouphis, ce qui pourrait correspondre à un rite exercé en particulier par l'héritier dans son parcours vers la légitimité dynastique.

cette limite les fonctions liturgiques sont renforcées pour les seuls Natakamani et Amanitore, la scène figurant dans l'axe central à hauteur d'homme nous présente le prince dans une scène de couronnement (**fig. 7**). Comme souvent avec la symétrie et la division de genre qui ordonnent le programme décoratif des temples méroïtiques, le roi rayonne sur la moitié gauche et la candace sur la moitié droite, tandis que le prince tient une place prépondérante dans les deux parties. À l'égal des souverains, Arakakhataror reçoit l'adoubement des dieux¹⁴, mais dans une symbolique exempte de couronne. Le message ainsi véhiculé n'est plus celui de l'apprentissage, comme lors de sa présence sur les scènes de cérémonies collectives, mais celui de la prédestination¹⁵ du prince à la fonction de souverain.

410

Cette nouvelle étape dans le processus de légitimation dynastique pourrait correspondre à un renforcement du cadre de la succession, faisant suite au décès prématuré d'Arikankharor¹⁶. Elle accrédite en tout cas la chronologie proposée des trois princes connus, et permet d'exclure le premier du monument découvert à Saï puisque les colonnes comportent, comme sur les temples d'Amon de Naga et d'Amara, la représentation du prince, seul face aux dieux.

Si Arakakhataror était le « prince de Saï », cela pourrait en partie expliquer pourquoi quelques années plus tard, à une distance pourtant si courte, les souverains décidèrent d'ériger à Amara Est un nouveau temple les associant cette fois dans cette région éloignée du royaume à l'image de leur nouvel héritier, Shorkaror.



8. Vue intérieure de la forteresse ottomane laissant apparaître les anciens murs de la ville égyptienne et ses nombreux blocs décorés (photo V. Francigny)

14 Horus par deux fois accompagné d'une déesse.

15 L. Török, *The Image of the Ordered World*, p. 251.

16 Sa tombe a été identifiée dans la nécropole royale Nord de Méroé comme étant Beg. N. 5, LD V, pl. 43.



9. Saï. Abaque fragmentaire de colonne d'époque méroïtique (photo V. Francigny)



10. Naga. Abaque de colonne provenant du temple d'Amon à Naga (photo V. Francigny)

